

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 25

Artikel: Statistiques des langues les plus répandues
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181893>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de leurs semences. Ils étaient dans leurs plus beaux habits, et contemplaient avec bonheur ce travail silencieux de la nature, elle aussi, ce jour là, en grande toilette du dimanche.

Ces trois jeunes filles étaient donc là, tranquillement assises, à chanter leurs chansons, les mains croisées sur leurs tabliers blancs. Barbe faisait la première voix, Toinette et Brigitte l'accompagnaient avec un tact et une précision naturels. Leurs accents graves, trainants et plaintifs, retentissaient au loin ; tant qu'elles chantaient, un chardonneret, perché sur une branche de cerisiers, sifflait à l'unisson ; puis, aussitôt qu'elles arrivaient à la fin d'un strophe, où qu'elles se mettaient à babiller entre elles, le chardonneret faisait silence. Ces jeunes filles chantaient :

— Mon doux trésor, ce que je te demande,
C'est de rester encore un an vers moi ;
Que la dépense en soit petite ou grande,
N'importe, va, je paierai pour toi.

Tu payeras tout, ça n'empêche, mon ange,
Il faut toujours que je parte à présent...
Nous voyageons dans un pays étrange,
Ahl souviens-toi de ton amour absent.

En arrivant sur la terre inconnue,
J'ouvre la porte, et tout à coup voilà
Mon trésor qui me fait la bien venue...
Mon doux trésor que faisais-tu donc là ?

Sur les pommiers, il n'est si rouge pomme,
Qui n'ait beaucoup de pépins noirs au cœur,
Comme en Autriche, il n'est fillette en somme
Qui n'ait en soi quelque projet trompeur.

Paff ! un coup de fusil partit les trois jeunes filles ressautèrent tout effrayées, et le chardonneret s'envola du cerisier. Alors les jeunes filles virent le piqueur de Mühringen s'élaner dans le champ de navette, précédé de son chien. Là, il ramassa un héron, qu'il leva en l'air, et auquel il arracha une plume pour la mettre à son chapeau ; après quoi il cacha le héron dans sa gibecière et remit le fusil en bandoulière à son épaule. C'était véritablement un bel homme, et qui faisait plaisir à voir sortir ainsi de ce champ de verdure.

— Il aurait pourtant bien pu, dit Toinette, laisser encore vivre cette bête le dimanche !

C'est vrai, dit Barbe, mais ces gens-là ne se piquent pas d'être de très bons chrétiens ; ils ne savent que faire mettre en prison les pauvres paysans, quand ils les trouvent en délit dans les bois, ou bien tuer les bêtes innocentes. Ce vert valet du diable vient encore de faire condamner Catherine Balsi à quatre semaines de maison de correction. Je ne me marierais pas avec un piqueur, quand même on me donnerait... je ne sais pas quoi !

— La vieille Ursule m'a une fois raconté, reprit Brigitte, la plus jeune des trois, qu'un piqueur doit tous les jours mettre à mort quelque bête vivante...

— Oh ! alors, il ne doit pas être embarrassé pour en trouver, répliqua Barbe en éclatant de rire, car... en cherchant bien... sur lui-même...

Cependant le garde s'approchait. Les trois jeunes filles se remirent spontanément à chanter, comme pour faire croire qu'elles n'avaient pas remarqué le nouvel arrivant. Malgré elles, cependant, elles ne chantaient plus qu'à demi-voix et n'articulèrent plus guère que pour elles-mêmes, les derniers vers de la chanson :

Quelque projet trompeur, de l'arrogance...
Bah ! j'ai là trois plumes à mon chapeau :
Puisque ma belle est à bout de constance,
Je vais chez nous revenir aussitôt.

— Bonjour, mesdemoiselles ; pourquoi donc si bas, demanda le piqueur en s'arrêtant ?

Les trois jeunes filles se mirent d'abord à ricanner, en portant leur tablier devant leur bouche ; puis Barbe, prenant la parole, répondit :

— Grand merci, monsieur le piqueur ; nous ne chantons que pour nous, et nous nous entendons parfaitement, quand même nous chantons bas ; nous ne chantons pas pour les autres.

Br !... reprit le chasseur, qu'elle langue affilée !...

— Affilée ou non, c'est bien égal ; celui à qui cela ne conviendra pas n'a qu'à faire mieux, s'il peut, répliqua Barbe ; sur quoi Toinette la poussa du coude en lui disant à demi-voix :

— Mais, ma chère, tu es grossière aujourd'hui comme de la paille de fèves.

— Oh ! j'entends la plaisanterie, dit le chasseur, et sais faire bonne mine à mauvais jeu.

Cependant ces jeunes filles étaient là tout embarrassées, et recoururent enfin au pire moyen pour sortir de leur embarras. Elles se levèrent, se prirent bras dessus, bras dessous, et se mirent en route pour retourner chez elles.

— Me sera-t-il permis d'accompagner ces demoiselles, demanda aussitôt le piqueur ?

— Nous sommes ici sur la grande route, et la route est large, répondit Barbe.

Le piqueur eut un instant envie de planter là cette impertinente jeune fille ; mais il se ravisa aussitôt en pensant combien il serait ridicule qu'il se laissât intimider pour si peu. Il comprenait parfaitement que c'était sur le même ton qu'il fallait répondre ; le difficile était de savoir s'y prendre. Toinette, qui marchait à côté de lui, lui avait tellement donné dans l'œil, qu'il lui était devenu impossible de faire la moindre plaisanterie supportable. Cependant, ce n'était pas sa coutume d'être si timide. Il laissa donc Barbe rire à son soul, tout en marchant après elle sans dire le mot.

A la fin, pour le remettre un peu à son aise, Toinette lui demanda :

— Où allez-vous donc ainsi le dimanche ?

— Je vais à Horb, répondit le piqueur. et si ces demoiselles veulent m'y accompagner, je ne regarderai pas à leur payer une bonne chopine de vin.

— Grand merci, nous resterons ici, dit Toinette en devenant de plus en plus rouge.

— Quand nous avons soif, continua Barbe, nous préférons le vin des oies ; on nous le donne aussi gratis, celui-là.

Comme on approchait du village, Barbe dit tout à coup, en montrant un sentier :

— Tenez, monsieur le piqueur, vous pouvez prendre là, par derrière ; c'est le plus court chemin pour aller à Horb.

Le piqueur commençait à s'impatienter et avait déjà une verte réponse sur le bout des lèvres, mais il la retint et se contenta de dire :
(A suivre.)

Statistique des langues les plus répandues.

D'après les calculs d'une feuille pédagogique de Vienne, les langues les plus répandues compteraient leurs représentants de la manière suivante :

L'anglais serait parlé par	90 millions d'hommes.
L'allemand	» 75 »
L'espagnol	» 55 »
Le français	» 45 »
L'italien	» 40 »

L'anglais est, en effet, la langue la plus usitée et est employée dans un grand nombre de contrées transatlantiques. Mais cette statistique n'est pas tout à fait exacte en ce qui regarde le français, qui, sans être la langue dominante de certains pays, y est souvent en usage comme langue de société, ce dont la feuille autrichienne ne tient pas compte. Il y a plus : le français est aussi en usage dans plusieurs villes de l'Amérique, outre Cayenne et le Canada que cite la feuille viennoise. Au chauvinisme français fait concurrence le chauvinisme allemand.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.